

I

J'étais en train de batifoler avec Nayomi Maradakian, et après de vertigineux préliminaires nous nous apprêtions à passer à une phase encore plus hallucinante de nos ébats, quand l'abbé supérieur ouvrit la porte de la cellule et, au lieu de nous maudire et de nous chasser violemment du monastère, tira une chaise et prit place à proximité de la couche où nous nous étions soudain quelque peu recroquevillés. Il avait un masque sévère, des yeux foudroyants, et, bien entendu, sa manœuvre avait pour but de nous imposer honte et effroi, mais la merveilleuse Nayomi, après dix secondes d'immobilité, se ranima et m'exhorta à ne pas tenir compte de l'intrus. Elle me chuchota cela à l'oreille, car, à cet instant, nos têtes étaient très proches. Bien qu'un peu refroidi, je réussis à suivre son conseil et, bientôt, l'abbé supérieur pour nous n'exista plus. Enflammés, ronronnant de bonheur, chacun de nous désirant satisfaire l'autre, chacun de nous s'efforçant de se fondre au mieux dans une unique entité hermaphrodite, nous reprîmes notre activité fiévreuse. Puis, alors que nous nous reposions, humides, enlacés, l'abbé repoussa la chaise sur laquelle il avait été assis tout ce temps sans bouger ni dire le moindre mot, et quitta la pièce. J'entendis la clé qui tournait deux fois dans la serrure et n'y prêtai pas attention, tout d'abord, puis m'inquiétai à l'idée que nous ne pouvions pas sortir. Je ne fis part de mon appréhension à Nayomi qu'après de longues minutes de paix amoureuse, chair contre chair et souffle dans souffle.

- Il nous a enfermés, dis-je.
- On s'en fiche, dit Nayomi.
- Oui, acquiesçai-je. On s'en fiche. Pour l'instant.

Par la fenêtre minuscule, dépourvue de vitre, passait une lumière douce. L'été finissait. Le ciel – ce qu'on en voyait, c'est-à-dire pas grand-chose – était immaculé, d'un bleu un peu éteint, comme souvent sous ces latitudes, à cette saison. Un goëland cria plusieurs fois, se tut, puis une seule fois, et ce fut tout. Dans le couloir, de l'autre côté de la porte, il n'y avait aucun bruit. Aux odeurs venues du dehors, terre, sable, herbes chaudes, iode océanique, s'étaient substituées les odeurs de nos corps.

En dépit de mon affirmation bravache, être bloqué derrière une porte verrouillée m'angoissait. Je me détachai de Nayomi, me levai et allai secouer la porte. Elle était massive, en chêne moyenâgeux, dur et presque noir. Je n'avais pas la compétence nécessaire pour forcer la serrure. Je me baissai, tentai de voir à travers le trou. La clé était toujours en place et bloquait tout. Nayomi me demandait de revenir vers elle et me suggérait sur un ton désinvolte de ne pas m'en faire. Je retournai sur notre couche et recommençai à la caresser.

Sur ce, le soir tomba.

Nous avons besoin de nous laver et nous avons faim.

Il y avait dans un coin un broc d'eau tiède et une cuvette. L'ameublement était réduit : un lit dont l'étroitesse ne nous avait pas dérangés, et une chaise.

Dans l'obscurité qui s'épaississait, soudain, nous faisons grise mine. Nayomi s'était nettoyée en premier, économisant l'eau, et je l'avais imitée. Nous avons conscience que la situation était mauvaise, et nous ne prononçons plus que des phrases courtes, sur le sujet concret des éclaboussures et de l'unique serviette, en évitant avec soin de développer

à haute voix notre inquiétude. Nayomi alla vers la porte, la secoua, puis alla s'étendre sans un mot.

Pendant la nuit, nous entendîmes les moines murer notre cellule. Ils travaillaient vite et, dans les rares intervalles où ils observaient une pause, ils chuchotaient. Nous ne comprenions pas ce qu'ils disaient. Puis ils s'en furent.

— Je crois qu'ils parlaient en langue crypte, fis-je remarquer.

— Pour ce que ça change, soupira Nayomi.

J'imaginai son visage. Elle ne me regardait pas. Ses yeux magnifiques étaient tournés à présent vers le malheur, la peur, et non vers moi.

— Nayomi, murmurai-je.

— Parle pas en langue crypte, me lança-t-elle.



Alors que nous respirions à peine, toutes les cinq, en attendant la fin du mugissement de la sirène d'alerte, la camarade Wayana, qui avait l'œil collé au périscope de notre abri, se plaignit de voir le paysage devenir de plus en plus trouble, comme si un brouillard soudainement avait été épandu sur le boulevard. Nous nous interrogeâmes sur la nature de la substance qui flottait à présent en notre direction. L'idée d'une attaque chimique fut repoussée, dans la mesure où l'ennemi avait depuis longtemps perdu la technologie nécessaire et que les stocks encore disponibles depuis le dernier conflit avaient été épuisés depuis une grosse soixantaine d'années. L'une d'entre nous, Marmarane Brinks, qui se piquait de connaissances en occultisme, parla d'une vague démoniaque, dont nous n'avions rien à craindre, puisque nous avions fait allégeance aux démons avant de nous réfugier dans les souterrains. Nous réfutâmes son allégation, car l'allégeance aux démons était une formule que nous savions vide, que nous répétions de façon automatique quand la situation nous paraissait mauvaise mais dont nous n'attendions rien. L'intervention des démons pour nous sauver d'un mauvais pas n'avait jamais été prouvée, que je sache. Si nous nous en sortions, c'était parce que nous avions fait les bons choix tactiques au bon moment, parce que nous avions plongé sous terre pour ne plus jamais en bouger, non parce que des forces magiques nous avaient prêté assistance. Mais peu importe. Marmarane Brinks n'insista pas. La camarade Wayana continuait à nous décrire ce qu'elle

voyait, à vrai dire pas grand-chose. C'était elle qui avait le privilège d'observer l'extérieur car elle était notre aînée. Même si nous ne tenions plus le compte des années que nous avions réussi à passer sans être tuées mortes, nous lui reconnaissions au moins trois bonnes décennies d'avance sur nous, qui étions toutes au moins centenaires. Certaines prétendaient d'ailleurs que bicentenaire était le terme le plus approprié. Mais bref. La camarade Wayana s'accrochait au périscope et montrait, par de perpétuels mouvements et haussements des épaules et des coudes, qu'elle n'était pas prête à céder la place, en dépit des tiraillements qu'effectuait sur ses basques sa sœur Mimizona, dans l'idée de l'inciter à descendre du tabouret sur lequel elle était perchée. Je dis basques pour respecter une vieille tradition langagière, en réalité les lambeaux de rideaux, de fourrure et de serpillières dans lesquels nous nous drapions depuis notre enfance ne correspondaient à aucune forme ancienne d'habillement. Et donc, tandis que Mimizona semblait vouloir arracher une frange marronnasse qui partait de l'indescriptible ceinture de la camarade Wayana, je fis à haute voix la remarque qui nous avait, à toutes, traversé l'esprit, à savoir que le brouillard dont il était question avait pour origine une affection oculaire de la camarade, une taie de vieillard ou une cataracte bien avancée, ou une dégénérescence maculaire.

— Peut-être c'est ta rétine qu'elle part en quenouille, fis-je remarquer.

Je ne m'enhardissais pas à poser un diagnostic précis. J'aurais pu sortir un terme médical, au hasard, mais tout le monde m'aurait traitée de bêcheuse.

Au siècle précédent, j'avais appris à lire sur un manuel d'ophtalmologie. Les livres étant excessivement rares, on utilisait ce qu'on trouvait. Mon institutrice s'acharnait à me faire comprendre la chaîne des caractères, la différence entre les paquets de lettres, la graphie, et ce que ces traits et courbes

donnaient quand on leur attribuait une existence orale, mais elle ne s'attardait pas sur le contenu parfois horrible que j'annonçais, en rapport avec des pathologies mystérieuses de l'œil, qui allaient bien au-delà des myopies et astigmatismes ordinaires. Quand je sus déchiffrer des textes, je revins à cet ouvrage et je m'y intéressai, me débrouillant de mon mieux pour l'étudier, évidemment sans plus avoir à côté de moi les commentaires d'une maîtresse avisée. C'était il y a très longtemps et je n'ai plus guère eu l'occasion de mettre en pratique ces connaissances en science de l'œil, mais je me rappelle quelques affections parmi les plus graves et les plus rares : l'hypoplasie du nerf optique, le syndrome de Wiggie, la sarcoïdose, la maladie de Brunon, le colobome contrasté et je ne sais quoi encore. Quelques termes qui ne m'évoquent plus rien, et que peut-être aujourd'hui je confonds avec autre chose, alors que, dans ma jeunesse, j'avais des idées presque précises sur le mal qu'ils représentaient et sur les traitements qu'autrefois les savants appliquaient pour les soulager ou les guérir.

— Ben non, j'ai une vision d'aigle, protesta la camarade Wayana. Tu dis que des conneries. Je vois mieux que n'importe laquelle d'entre vous elle voit.

Je me tus. Il n'était pas utile de me disputer avec elle. Elle continuait à décrire l'image qu'elle était la seule à voir ou à ne pas voir. Des volutes, des tourbillons lents, l'impression que quelque chose d'opaque grossissait, occupant tout l'espace visible, comme s'étirant en largeur sans tenir compte de l'obstacle des murs qui bordaient le boulevard.

La sirène ne hurlait plus.

Toutes, nous avions en tête notre cadette, Adalaïda, notre courageuse cadette qui montait la garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle était cachée en surface, à la limite du lotissement, et elle avait pour mission de tourner la manivelle du beuglant appareil dès qu'elle soupçonnait que l'ennemi

était en approche. Il y avait plusieurs sirènes dans la ville, mais nous n'attachions d'importance qu'à celle qu'actionnait Adalaïda. La période, pour dire la vérité, était calme depuis les vingt dernières années, et aucun ennemi, quelle que pût être sa forme, ne s'était plus jamais manifesté à proximité, mais nous avons pris l'habitude d'avoir peur. L'âge aidant, nous avons commencé à nous méfier de tout, à redouter les ruses d'un ennemi invisible, à avoir la trouille à chaque instant.

— L'alerte elle est finie, dit l'une d'entre nous.

Dajenaïra, je crois. J'en suis sûre. Elle avait une manière traînante d'achever ses phrases, même très courtes. Dans l'obscurité de l'abri, on pouvait sans risque d'erreur reconnaître sa voix.

— Pas forcément, a corrigé Saraïa, qui était restée recroquevillée dans un coin, terrorisée. Peut-être que l'ennemi il est arrivé sur Adalaïda. Peut-être qu'il l'a tuée morte et qu'il a bouzillé le beugleur.

— J'ai pas vu l'ennemi, a dit la camarade Wayana. Des bandes de brume, des espèces de brouillard mouvant, une grosse tache opaque. Mais pas l'ennemi.

— Laisse-moi voir, a insisté Mimizona.

— Lâche-moi, s'est énervée la camarade Wayana.

Mimizona poursuivait son offensive. La frange à laquelle elle s'était accrochée craqua. La camarade Wayana se détacha une seconde de son observation minutieuse et la fusilla du regard. J'entrevis ses globes oculaires. De toute évidence, ils étaient en très mauvais état, d'un blanc sale, sans pupille identifiable au milieu d'une bouillie qui indiquait une cécité à peu près complète. Je poussai un soupir et allai me recroqueviller à côté de Saraïa.

— Tu sais pas interpréter les images qu'elles descendent dans le périscope, dit la camarade Wayana.

Elle a à peine prononcé la dernière syllabe que l'ennemi défonce la porte et commence à nous mitrailler.